

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

TT

Ils nous ont

oubliés

Théâtre

D'après

« La Plâtrière »,

de Thomas

Bernhard

| 4h | Mise en scène

Séverine Chavrier

| Jusqu'au 10 février,

Théâtre national

de la Colline,

Paris 20^e,

tél. : 01 44 62 52 52.

TT

Le Chant

du père

Théâtre musical

Hatice Özer

| 1h | Mise en scène

Hatice Özer

| Le 25 janvier

à Albertville (74),

le 13 février

à Saint-Junien (87),

le 8 avril

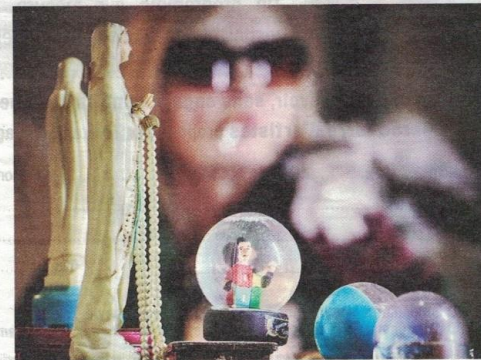
à Thionville (57),

du 22 au 29 mai

au TNS de

Strasbourg (67).

La comédienne
Marijke Pinoy dans
Ils nous ont oubliés.



Folié des âmes, brutalité des êtres, hystérie des solitudes. Choc des corps qui s'enlisent, des voix qui gueulent, des armes qui menacent, des musiques qui excitent, des insultes qui fusent de la nuit. Ordonner pareil déchaînement, orchestrer si désespérante fureur dans un maelström tout expressionniste est déjà d'une stupéfiante maîtrise. En plus, cette tragi-comédie baroque aux allures de polar maléfique, qui commence en flash-back par le meurtre sanglant d'une infirme, se déroule dans une hallucinante forêt aux sapins désolés et au majestueux cerf empaillé. Y volent d'authentiques pigeons, corbeaux, et la corneille qui poursuit la victime (formidable Marijke Pinoy), cette épouse du terrible Konrad (Laurent Papat, constamment dans l'excès), muscologue acharné depuis vingt ans sur un essai obligeant sa moitié à de sadiques exercices sonores. Insensée conjugaison de fiction et de réalité.

Patronne de la Comédie de Genève depuis juillet 2023, Séverine Chavrier a librement adapté un des premiers romans de Thomas Bernhard (1931-1989), *La Plâtrière*, qu'elle reconstruit et croit enrichir d'inutiles textes de la romancière Elfriede Jelinek, de la féministe Donna Haraway ou de la philosophe Vinciane Despret. Le huis clos où se hurle l'impuissance d'écrire, de créer, d'aimer se suffisait à lui-même. À côté de l'auteur en panne et de son aristocrate épouse déclassée, une aide-soignante manipulatrice (Adèle Bobo-Joulin) et d'inquiétants voisins, masqués comme dans les tableaux du peintre James Ensor, pimentent de grotesque l'enfer, où la metteuse en scène musicienne se joue en outre de percussions

et mélodies en tous genres doublées d'images vidéo. Elle vise l'opéra total. Mais trop d'ambition nuit. Digressions répétées, longueurs infinies : Séverine Chavrier noie ses spectateurs, déjà terrassés par l'univers mortifère d'un Thomas Bernhard, dont elle avait déjà adapté *Déjeuner chez Wittgenstein* (2016). Peu à peu, le public devient l'otage de sa volonté d'imposer sans concession rythme et visions. Mais un spectacle ne se fait-il pas aussi avec et pour le public ? Souvent fracassant de force, il vire ici parfois à l'intenable. Sauf que la metteuse en scène s'y révèle puissante et étourdissante créatrice.

Tout autre est le si sensible *Chant du père* de la jeune comédienne, musicienne, chanteuse et désormais metteuse en scène Hatice Özer. Pour son premier exercice scénique, elle a simplement choisi pour partenaire son père, Yavuz Özer, ferronnier et surtout poète, conteur et joueur de saz, ce luth oriental. Voilà longtemps qu'il a quitté l'Anatolie pour faire vivre sa famille en devenant ouvrier en Dordogne. Sur le plateau, il ne parle que turc, souriant souvent. Et sa fille d'expliquer ce si fréquent sourire des émigrés. Signe, dit-elle, qu'ils ne comprennent rien, n'osent le dire, veulent garder leur dignité... Le ton du délicat spectacle est donné, tissé de mélancolie tendre et de chansons tristes pour soigner l'âme et le cœur. Hatice explique doucement, drôlement, avoir voulu se réconcilier en scène avec la culture, la mémoire du père, elle, la comédienne française qui avoue parler turc « comme une enfant de 6 ans » et que son père ne comprenait pas dans un spectacle qu'elle avait joué avec Wajdi Mouawad. Elle dit avec humour certaines de ses histoires – « 60% de vérité, 30% de mensonge, 10% de mystère » – et sa fascination pour la seconde vie du joueur de saz, dans l'arrière-salle enfumée des restaurants kebab où il chante pour apaiser les détresses sociales, les chagrins privés d'autres déracinés. Le petit miracle de ce *Chant du père* sans artifice, où la comédienne sert le thé au public et installe peu à peu un magnifique champ de fleurs jaunes sur le plateau, est d'être si triste, si gai à la fois. Tel un lumineux et audacieux chemin (parfois improvisé) vers la reconnaissance de soi, la consolation de soi. Avec rien ●